
La jeunesse depuis cinquante ans.

Numéro d'inventaire : 1979.12582

Auteur(s) : Pierre François Tissot

Type de document : imprimé divers

Période de création : 2e quart 19e siècle

Date de création : 1835 (vers)

Description : Feuilles détachées d'un livre, cousues et agrafées.

Mesures : hauteur : 247 mm ; largeur : 167 mm

Notes : Introduction d'un ouvrage.

Mots-clés : Autobiographies, souvenirs, mémoires

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 19

ill.



INTRODUCTION.

LA JEUNESSE DEPUIS CINQUANTE ANS.



DANS tous les temps de ma vie, la jeunesse a été pour moi un objet d'études; je l'observais déjà même alors que je figurais dans ses rangs, et que je me livrais, avec mes émules, aux distractions et aux plaisirs de notre âge. Je me rappellerai toujours ma surprise en voyant des pères de famille envoyer chaque année leurs fils dans cette grande capitale où souvent ils se trouvaient abandonnés à eux-mêmes sans appui, sans conseil et sans guide : les fâcheuses conséquences de cet isolement de la jeunesse m'affligeaient à vingt ans ; depuis l'époque de cette première disposition de mon esprit et de mon cœur, la sympathie n'a point cessé de s'accroître entre moi et les générations successives de la jeunesse de nos jours ; j'ai eu de fréquents rapports avec elle, de nombreuses occasions de la connaître, je vais essayer de la peindre telle que je l'ai vue avant, depuis et après la révolution.

Les enfants du peuple poussaient le défaut d'instruction jusqu'à ignorer souvent les éléments de la lecture et de l'écriture ; ils conservaient les idées religieuses qui leur avaient été inculquées par leurs mères dès le berceau, ou par les frères de la doctrine chrétienne, chargés de l'explication du catéchisme. Une partie de cette jeunesse, livrée à elle-même ou rebelle à l'autorité paternelle, tombait dans de graves désordres, conséquence inévitable de la

paresse et de l'oisiveté, et allait peupler les prisons. On voyait cependant parmi ces mauvais sujets des fils qui aimaient et respectaient la femme qui leur avait donné le jour. Les autres individus de cet âge, sachant lire, écrire et même un peu compter, formés au travail par l'exemple, embrassaient de bonne heure une profession qu'ils ne quittaient guère, devenaient de bons ouvriers; ils épousaient les intérêts de leurs maîtres, pratiquaient certains devoirs religieux, et se montraient soumis à leurs parents. Malheureusement la passion du vin, même sans être portée à l'excès, les entraînait à des dépenses qui, continuées pendant l'âge mûr, détruisaient toute espérance de ces précieuses économies, la richesse des classes pauvres.

Dans les enfants de la classe moyenne, vous trouviez une éducation incomplète, mais saine; des croyances religieuses, mais sans l'instruction qui produisait des convictions fortes et durables au temps de Louis XIV. Cette classe offrait encore à l'observateur attentif de bonnes traditions, l'amour du travail contracté dans les collèges, des principes d'ordre et d'économie que les passions ébranlaient pendant la première ivresse du plaisir. Les jeunes gens adoptaient un état dans lequel on ne les voyait pas toujours persister, parce qu'il avait été choisi parfois au hasard, et sans que les pères eussent eu les moyens de reconnaître la véritable vocation de leurs fils. Les pères étaient les maîtres et les oracles de la famille, mais leur ascendant commençait à décliner par différentes causes, entre lesquelles il faut compter la familiarité introduite entre les pères et les enfants par les préceptes de Jean-Jacques Rousseau mal compris, ou exagérés dans l'application.

La légèreté, la dissipation, la recherche de la parure, et une certaine fatuité assez répandue, étaient les défauts de cet âge.



Les femmes occupaient une grande place dans la vie du jeune homme. Assidu, empressé, galant auprès d'elles, il leur témoignait beaucoup d'égards; mais il était enclin à se vanter de ses conquêtes, quoiqu'elles ne fussent pas toujours propres à donner de l'orgueil. Malheur à ceux qui choisissaient mal les objets de leur passion ou de leur fantaisie: ils contractaient, dans un commerce avec des êtres sans élévation et sans politesse de mœurs, quelque chose de commun qui restait attaché comme une espèce de rouille au talent lui-même, et tra-

et le menton, semblait cacher un goitre; ajoutez à ce bizarre déguisement une espèce de sarreau de drap qui descendait le long du corps sans marquer la taille, et dont les larges manches permettaient à peine la vue de l'extrémité des doigts. Ces mêmes coryphées de la mode portaient à la main un bâton noueux et tortu, pour attaquer leurs adversaires lorsqu'ils croiraient l'occasion favorable. Tels étaient les chevaliers des plus brillantes femmes des salons de Paris. Telle était la milice volontaire qu'on appelait la jeunesse dorée de Fréron, et qui faisait avec un zèle gratuit et une vigilance passionnée la police de la capitale dans les spectacles, dans les jardins publics, sur les boulevards, contre les révolutionnaires désignés sous le nom de terroristes. Paris laissait faire; mais il marquait déjà le moment où il mettrait un terme à ces levées de boucliers qui portaient le trouble au lieu de rétablir l'ordre.



Cette époque de vertige et de déclin pour une partie de la société, semblable à l'écume qui bouillonne sur une mer longtemps agitée, ne pouvait durer. Les études recommençaient dans les institutions particulières et dans les écoles centrales; la jeunesse studieuse y accourait avec une envie extrême de profiter d'une instruction solide et variée; elle reprenait des mœurs plus douces et des habitudes plus paisibles. En même temps, et sans que la contagion du dehors eût pu les atteindre, les élèves de la première école polytechnique formaient, sous les auspices de Monge, de Berthollet, de Fourier, de Prieur de la Côte-d'Or, cette pépinière d'hommes distingués qui sont devenus l'une des gloires de la France, en lui rendant d'immenses services. On ne conçoit pas tant d'application, tant de travail, de si profondes études, de si grands progrès, à côté de tant de légèreté, de folie, d'emportement de plaisir et de dangereuse exaltation dans une autre partie de la population. Qu'elle était belle à voir cette jeunesse d'une stature élevée, d'une force de corps remarquable, d'un air calme, initiée aux mystères de la science, et toujours prête à offrir ses connaissances, son bras, son zèle et son épée au premier signal de la patrie, qui pouvait les réclamer à tout moment! Que de beaux noms cette école a semés dans toute l'Europe et gravés en traces ineffaçables dans nos annales civiles et militaires!

